

TIERS LIVRE #BOOST #12

À partir de Hervé Micolet

« Chez Nicole », in *Cavales, 1, La rumeur libre*, 2023.

Ouvert du 18 au 24 mai 2025.

*Merci, pour votre contribution, de penser au
titre !*

Intérieur versets : saut de ligne manuel (Maj)

*Enter) ; entre les versets : saut de paragraphe
(Enter).*

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi Bibelots, breloques, passions.....</i>	4
<i>Patrick Blanchon Saint-Bonnet</i>	5
<i>Nathalie Holt Chez Jeannette le dimanche</i>	9
<i>Marion Lafage La brasserie Alphand.....</i>	12
<i>Clarence Massiani Musette</i>	16
<i>Philippe Sahuc Saïc Trottiner à l'impasse.....</i>	19
<i>Brigitte Célérier Narbonne ou Ajaccio ou avant encore en ces lieux de toi</i>	21
<i>Raymonde Interlegator Chez Éric, ou chez Julia ?</i>	22
<i>Alexia Monrouzeau Chez Blanche.....</i>	27
<i>Anne Dejardin Le nom oublié.....</i>	29
<i>Natacha Devie Un euro quatre-vingt-quinze.....</i>	31
<i>Jean-Luc Chovelon Oubli.....</i>	34
<i>Solange Vissac Sur le parvis de Santa Lucia</i>	37
<i>Carole Temstet Retour à Lune-Rousse</i>	40
<i>Caroline Diaz Un goût de farine chaude</i>	42
<i>Nathalie Holt Chanson pour une gardienne ou rues sans adresse à l'adresse d'une rue</i>	44
<i>Hélène Boivin À côté d'Oran.....</i>	47
<i>Pierre Ménard Le grain de sable.....</i>	50
<i>Cécile Bouillot Véro</i>	57
<i>Monika Espinasse Le café du Palais S.</i>	59
<i>Marie Moscardini Chez eux</i>	62
<i>Piero Cohen Hadria Vers la fin.....</i>	64
<i>Christine Eschenbrenner Cambuse sibylline</i>	67
<i>Catherine Koeckx Joseph</i>	70
<i>Laure Humbel Cabane</i>	72
<i>Ève François Bio memory guide 1998</i>	75

breloques figées

poussières des bibelots

passions factices

À Tronçay,
car nous sommes ici devant toi,
l'étang.

Toi,
nommé tant de fois
Saint-Bonnet
par les vivants.
Autrefois Bonet
ou Bon
qui vient de Bonitus
jadis en langue morte.

Qui donc arrive,
et si tu le peux,
accueillir
dans tes eaux calmes,
vastitude
d'un coup d'œil ami,
vers l'horizon.

Berges sablonneuses,
étoiles noires,
bois flotté.

Là.
Ça reste là.

Sous le balancement des cimes,
sous l'hêtre et le chêne,
on se sent bien,
l'ombre après la lumière,
ivre de mouvement,

le corps qui flotte
et s'allonge.

Et pour que l'entêtement
ne nous surprenne,
les charmes,
les bouleaux,
en retrait,
veillent.

L'étendue entière,
à l'horizon,
rectitude calme.
Obstination de l'eau,
douce,
à s'éprendre de l'aplat.
Leçon reçue,
enfance déjà.

Mouvement des roselières,
à baldingère,
massettes,
roseaux.
Une voix,
comprise encore
par une partie de nous.
Pas toute.
L'autre se tait.

Surgissement.
Poule d'eau.
Elle court sur l'onde.
Vers les pionniers
de vase et de sable
encore humide,

là-bas,
au sud.

Ce qu'on voit ici,
ce qu'on entend,
est plus profond que l'air.
On s'en étonne,
on s'en effraie,
on s'en réjouit.

Toute la journée,
nage et jeux.

Saveur des mets simples,
l'appétit qui éventre
doucement
le panier d'osier.

La petite musique que ça dit
quand on dit
demain,
on va à Saint-Bonnet.

La tête inclinée de le dire,
l'œil qui cligne.

Nos joies,
oui,
c'est bien les nôtres.

Comme une petite musique
qu'on ne retient pas.

Silence de la route.

Rouler encore.

Route d'Hérisson.

Sombre silhouette en ruine.

Les jaunes qui explosent
au soir.

Verts profonds

des haies
et des halliers.

C'est l'été.
Le grain de groseille
qui éclate sous la dent.
Le lézard,
entre les pierres disjointes.
Vous êtes encore vivants.
Alors que nous sommes
tous morts.

*Codicille Exercice difficile pour qui veut raconter
de mettre tout en œuvre pour ne pas le faire, et, sans doute,
mais pas encore le cas ici,
d'y parvenir.*

Au village quand nous descendions chez Jeannette le dimanche pour le goûter de pain perdu
Le dessus de table à carreaux, les bols à oreilles bleus,
le pot de crème et le lait chaud

La Singer qui dort

Ta blouse à la patère : Jeannette, ta robe de dessous et de dimanche faite à la même machine qui dort :
peignoirs, combinaisons, fonds de robe, toutes les commandes de la semaine dans leurs housses

Le dimanche

Des découpures de soie comme des épluchures précieuses sous la table aux bols bleus ; coupures effilochées qu'on coudra en drapeaux aux bras de l'épouvantail, ou, fichus de poupée

Jeannette qui nous montre à coudre ce dimanche, les quatre qui sentons le cheval et la cire à cheveux

Le battit fait des plis
Le tissu frise
La soie crisse

Mon aiguillée de paresseuse

Ta patience de dentelière
Ta patience de dentelière

Ta patience de dentelière

Jeannette quand tu fais glisser le pain perdu dans l'assiette et verse le lait à peau encore chaud dans les bols ; une mèche retombe, accroche ton front ; ta chaîne de communion pend, au cou, la croix perdue

Tes quarante ans quand nous descendions Jeannette le dimanche les quatre un peu débarbouillés

La peau du lait dans les bols bleus à oreilles : dix avec Christine; Christine du garage Peugeot au tournant : le pain perdu dans ses doigts gourds
Pigeot son père qui a servi du vin longtemps et vend de l'essence à présent

Ses jantes rutilantes quand il passe

Le coup de klaxon devant chez Jeannette

Le dimanche

Les sucres en canard de Christine, son pull qui sent le lait régurgité du dernier, et l'essence : le goût de ton baiser à peau de lait sous l'escalier Christine.
Christine tour à tour fille et garçon

Chez Jeannette le dimanche

Jeannette à la fenêtre dans sa robe fleur
Le vent qui la met en fouillis
Le duvet de sa lèvre et celui de sa peau couleur de lait en contre-jour

Au coup de klaxon
Jeannette qui frémit

Le dimanche

Le duvet de sa lèvre mais la moustache de Marcelle ;
Marcelle qui revient des clapiers avec les œufs. Les
trois poules de Marcelle qui pondent au lit des lapins
morts ; la vache Orpaline qui meugle à cinq heure

Le pot à lait
Le seau qui pue
La sciure aux galoches de Marcelle

Marcelle qui vérifie l'horloge quand elle entre et pose
les œufs

La battue nette de l'horloge qui pique et coud un autre
temps

Chez Jeannette

Le dimanche

*« Ce paysage n'a pas d'autres affinités avec
mon âme que celle que je force. » Hervé Micolet*

La rivière déboule des hauts-lieux
flots tumultueux machine assourdissante
du temps à remous et cahots d'écume
coulée amande sur les pierres et dans les oreilles

Elle s'étale bruyante, bruissante
sous les sommets blancs et les feuillus
pépiants de l'ordalie du printemps

Les pissenlits à souffler entourent
la table de bois aux bancs entaillés

Plus haut dans la vallée d'Ailefroide
les falaises voient arriver quelques grimpeurs

Plus haut encore au Pré de Mme Carles
Le Glacier Noir laisse s'avancer un skieur

Ira-t-il jusqu'au fond des trois mille
Ou obliquera-t-il vers la raideur
de la Bosse de la Momie ?

Les crevasses de la mémoire
s'entrouvent comme des lèvres
qui vont parler d'austérité

Marmottes et chamois
guettent les grondements
les prémisses des éboulements

À la Vallouise les pivoines pavoisent dans l'insouciance
les lilas tricolores -blancs-mauves-violets
écoutent religieusement le clocher
égrener les heures

Intersaison des bords de chemin
deux alpagas voraces de verdure
en laisse comme les chiens
leurs toisons bientôt tondue

Les travaux de voirie -jaunes, orange, gris
la grue et les grillages
au centre du village

Les accès des berges fermés
depuis un an par arrêté municipal
par tous empruntés

Renoncules âcres revenues du primaire
cahier de leçons de choses
papillons ronds pétales poussins

Pas encore échaudé
la lac glaciaire de l'Eychauda
dégèle au-dessus quand s'amenuisent
partout les glaces

Saison faste des douceurs
et des solitudes faciles
hordes humaines retenues
jusqu'en juillet loin des sommets

Les arbres fringants en conférence
silencieuse sur les berges
la montagne s'ébroue invisiblement

Bardages de mélèze du toit
des Valais nature humectée
des dizaines d'années arpентées

La brasserie Alphand
attend ses clients
la température s'élève
très lentement

Dans cette vallée reculée
on laisse les clous rouillés un peu dépasser
on n'aime pas l'aseptisé mais
le rugueux pourtant sans aspérité morale

Torrents et cascades descendant du ciel qui s'engrisaille
à mi-journée cumulus regroupés
comme pour une classe hésitant encore
verte ou de neige

A Guesnain, dans le Nord,
Soudaines images de neige verglacée et de banquise où
erre en rêvant l'ours blanc.
Mais nul paysage de la sorte en ce lieu où aucun ne
veut se rendre,
Pmu-bac-tabac-tiercé, terrain de foot, petites rues
sombres, longues et étroites, vieilles Renault
cabossées, trampolines abandonnés, déchets, musique
tonitruante et les cris d'une mère hurlant à sa fille par
la fenêtre entrouverte,
Au creux de cette cité minière,
Lointaines entrailles dévoreuses de chairs
Souvenirs de vies charbonneuses englouties.
Où étincelle un point de lumière dans la noirceur de la
nuit.

Petite constellation de guirlandes et de bruits,
Chaleur dans la fraîcheur de l'hiver glacé,
Porte grande ouverte dans un monde fermé.
C'est un café, un bal, une Musette.
Un lieu dont le nom est, sur les chemins noirs,
murmuré.

Invitation silencieuse pour quelque passant désœuvré,
qui sans se soucier d'une quelconque autorisation, vient
y écraser sa face contre la devanture éclairée, afin d'y
deviner la vie qui s'y passe. Et à peine, aura t' il osé y
glisser un pied que tout son corps sera happé par des
visages inconnus mais déjà curieux, des bonjours

discrets mais déjà existants, et sans même y prêter attention, lentement, il restera, debout ou accolé à quelque épaule voisine, ne songeant plus aux heures où il lui faudrait rentrer.

C'est un point d'ancrage pour l'aveugle du soir dont la parole brille sans avoir besoin d'y voir, une terre d'accueil pour la femme esseulée, triste comme la pluie et parfois, à pleurer, un feu de joie pour ce couple retraité militant syndiqué qui s'adonne en liesse, aux récits nostalgiques de ces batailles passées, un coin rond pour les solitaires en quête de partager, c'est un café, un bal, une Musette dont les murs, le sol et le plancher sont léchés par le moindre rayon de lumière et qui abritent depuis cents quarante belles années, l'histoire de ces êtres qui s'y posent, non pas pour s'y perdre mais bien au contraire, s'y trouver.

L'on s'y accoude, l'on s'y réchauffe,
Sur de hauts tabourets contre le zinc du comptoir,
Tels des naufragés ayant bien trop navigués,
Cherchant dans l'alcool, un peu de quoi se refaire
tanguer.
L'on s'y assoit, un midi et deux soirs,
Aux petites tables en bois ou en Formica,
Dont la nappe en plastique a définitivement disparu,
Afin d'y déguster les mets raffinés et chaleureux d'une
cuisinière aux tatouages et au cœur généreux.

Un lieu, à l'intersection de trois rues,
Cadeau, rénové, brillant de tous ces feux,
Dans ce carrefour du monde, sur cette place que l'on ne

devine pas, intitulée liberté.
C'est un café, un bal, une musette,
Un petit coin de paradis, un bout du monde de briques
rouges et d'amour à volonté.

L'impasse, on y revient toujours.

Les portières claquent en arrivant,
comme des drapeaux avec le vent.
On y a toujours le sourire haut.

On regarde vers la voie ferrée,
il y a des nuages ou pas...

On fait crisser le gravier
comme un tambour de dents de lait :
On a le sourire aéré.

Est-ce que les grands-parents sont là ?

La grande allée est toute droite ;
y a aussi les allées étroites.
On marche en étirant la tête.

Un train fait crisser ses wagons,
on ne détourne même pas la tête,

les feuilles caressent tous les épis,
on sait qu'on peut grandir ici
au milieu des fleurs toutes nouvelles...

Je rêve de rester toujours là.

Codicille : à l'invitation de ce Boost#12, je suis revenu à l'impasse... Le rythme m'a paru enfantin, justement ! Je voulais que ça parle d'enfance... Et tant pis pour le trop plein de rimes !

*BRIGITTE CELERIER / NARBONNE OU AJACCIO OU AVANT ENCORE EN CES
LIEUX DE TOI*

le delta ou la baie
la brume toujours
de quand tu étais jeune et quand je n'étais pas

Ajaccio où nous étions l'une contre l'autre
un jour de lumière et les murs ouvert sous les
bombes
quand tu avais été malade en mangeant la
langouste offerte parce que je remuais en toi

Narbonne où tu étais jeune épouse radieuse
Narbonne où je n'étais que cette chose qui prenait forme
en toi
Nous et nos liens

Chez Éric ?

Non, avant.

C'était chez Julia. Oui, c'est ça.

Le taureau comme signe.

Un taureau
à Montfuron,

pays des moutons
et des pignons —
menu provençal promis.

À notre palais urbain,
à notre palais rustique,
à nos palais qui cherchent encore.

On descend
les marches en pierre
fendue,

pour ne pas se cogner
la tête —
voûte basse,

cave vieille
de plusieurs siècles,
restaurée en restaurant.

Odeur de thym dans les pierres,
mobilier rustique,
bois de chêne vert.

Ils poussent
comme les petits pains
de la multiplication

— ou les souvenirs —
de table en table,
les voix
montent
comme la conduction de la chaleur des plats
dans les nappes à carreaux
et les verres humides.

Julia rit,
non
c'est quelqu'un d'autre ?

Un regard,
un taureau sur l'étiquette
de la bouteille.

AOC.
Montfuron rouge.
Ne pas trop en boire.

La voûte tangue.
Tu te souviens ?
Moi, non.

Juste
le bois
contre la joue.

Une pierre
froide,
sous la main.

Et cette voix,
loin
qui dit encore :

tu sais,
c'était avant.
Chez Julia.

Chez Julia,
c'était haut,
oui —

vue large,
le ciel piqué
d'antennes et de martinets.

Des collines à perte d'œil,
le vent dans les oliviers,
des pins noueux comme des veines.

Le soir
s'étirait
dans les pierres chaudes.

On voyait loin,
au-delà du champ,
le Luberon comme un silence.

Parfois des brebis,
des cloches —
et rien d'autre.

Puis —
plus tard, peut-être des étés après —
c'est devenu chez Éric.

Chez Éric,
la vue bute
sur une haie bien taillée.

Un carré d'herbe,
de la glycine en pot,
un parasol replié.

Le ciel passe entre les immeubles
qu'on dit bas
mais qui coupent tout.

Plus de collines,
plus de vent —
juste l'odeur de la piscine voisine.

Il y a une terrasse,
des guirlandes LED,
des coussins à motifs bleus.

Une propreté nouvelle,
un calme climatisé
qui ne s'ouvre sur rien.

On ne voit plus
le Luberon,
ni les moutons.

On dit quand même
que c'est joli,
que ça repose.

Mais la lumière
ne traverse plus les murs
comme chez Julia.

Tu te souviens ?
Là-bas,
tout tremblait un peu.

Même nous.

Pas le même vin,
Mais le vin est bon,
le rosé très frais,
et Éric a mis du jazz.

pas le même bois,
mais les mêmes rires,

différents.

Une lumière plus droite,
un rideau jaune.

Julia n'était plus là,
ou pas encore revenue.

On disait :

tiens,
tu te souviens de Montfuron ?
Des pignons ?

Éric souriait.

Il n'avait pas vu le taureau,
lui.

Mais il y avait
un chat gris
et du basilic sur la table.

À Chaumont-sur-Loire dans ton aux berge, chez toi

Chez Blanche car nous sommes chez toi, Blanche,
où tu règnes avec ton œil d'abord étincelant précis

qui donc arrive et si tu le peux éteindre
et, de lui, recevoir un baiser au fonds,
dans la cuisine qui est l'auberge même
à la ronde table, au seul vaisselier

J'ai pas demandé à venir aux mondes
Je voudrais seulement qu'on me foute la paix
J'ai pas envie de faire comme toust l'mondes
Mais faut bien que j'paye mon loyer
J'travaille à l'Three stairs Tea-Room

sous des fleurs éternelles, sous les soleils
tournés simplement d'une terrasse à travers l'autre,
quantité de protections ainsi qu'on croit
chez les groupes avisés, et pour

|qu'à de bons incroyants la nuit demeure

sacrée à leur mésentente] celle-ci de table
soutient comme un Athanor

J'suis rien qu'une serveuse aux tomates
Ça m'enlève toust mes temps pour rêver
Même quand je tiens plus debout sur mes pattes
Je suis toujours prête à m'envoler
J'travaille à l'Three stairs Tea-Room

Un jour vous verrez, la serveuse aux tomates, s'en aller,
cultiver ses tomates, aux soleils.

Un jour vous verrez, l'écrinière aux tomates, s'en aller,
cultiver ses tomates, aux soleils.

Un jour vous verrez, la serveuse et l'écrinière aux
tomates, s'en aller, cultiver leurs tomates, aux soleils.

Le nom m'échappe il donnerait entrée
Accès au souvenir
Quand tout déborde sur le trottoir
On pourrait s'y appuyer pour gagner la porte
Ouverte pourtant mais de suite
Le corps obligé de se faufiler ou juste une impression

Lui debout à droite intimidant de présence silencieuse
Sans sourire sans accueil il se tient
parfois parle à celui qu'il a invité

Artiste venu avec ses œuvres qu'on ne sait où admirer
Le regard cherche aux murs peut-être avancer encore
Passer outre tout ce qui retient le corps l'attention se perd

Des étagères avec des céramiques modernes des parfums
Des bougies des parfums des chapeaux
Des meubles anciens jouxtent
D'autres sortis des revues de déco à la mode

Dans un savant mélange, ce fatras assumé,
Chaotique
du chiné selon son goût
à même le kitch du en série chinois

des parapluies des cirés des robes d'été et des chapeaux
parce qu'il y faut bien des choses à vendre
Comme diluer le beau ou le déranger

Aux murs de belles surprises parfois

Du grand format comme affirmer
Un prénom moderne pour le désigner
Jamais de nom de famille pour montrer qu'on est intime

Lui aussi peint à ce qu'on dit
Son sens de la décoration
Le regard cherche le Minotaure dans ce dédale
Ses choix insolites créent une sorte de fascination

Le moindre espace de La Casa le nom me revient
il l'a signé il peut s'attaquer
Au minuscule dehors

Coincé entre l'hôtel et sa caverne d'Ali Baba
De la rouille du bois des plantes et des miroirs,
Offrandes à la pluie comme sacrifiés,
ces grands miroirs anciens
Un nom aussi
Le Jardin oublié
Le sien c'est Sylvain, je m'en souviens bien.

Codicille : Sylvain à La Casa, là où j'ai décidé de faire se rencontrer le photographe du projet Le nom qu'on leur a donné et Nathalie. Ce sera vers la fin. Juste avant la vraie fin où Ben et Madame de Servigny se tiennent sur le perron. Mais faut-il sacrifier ce beau personnage de Nathalie pour une si courte fin, elle sortie d'un autre cycle, qui avait été peintre, mais c'était avant sa rupture avec Raphaël et revenue à la vie n'était plus qu'écrivaine de romans à succès, déambulant dans la même ville que le photographe qui cherchait l'autre photographe. Vous suivez ? Mais peut-on se servir du même personnage dans plusieurs histoires sans que ces fictions aient le moindre rapport ? J'ai décidé que oui. Je n'en ai pas fini avec Nathalie. A moins qu'il ne rencontre Isabelle.

Voici venu le temps de l'hommage
(À mon regret ne sera pas lu par les hommagés)
Mais c'est bien à leur image
De gens au profil bas
Qui ne demandent rien
Et vous foutent la paix

Le décor ?
Moche, je suppose
Du moins c'est ce qu'en diraient
Les gens de bon goût

Salle immense,
Tables en formica je suppose
Reste du mobilier à l'avenant
Imitation bois pour le côté cosy
Sol en je sais quoi
Qui se lave facilement

Que du cheap
Du fonctionnel
Mais de la lumière,
Ça, oui
(Avec des coins d'ombre, aussi)

L'intéressant, c'étaient les gens

Autour des tables en formica (ou assimilé), j'ai vu :

Une mamie et sa pyramide de légumes à volonté
Qui tenait debout par miracle
Dans une assiette à dessert
(Deux euros quatre-vingt quinze)

Un club d'ufologues
Avec ses ronds de serviette (métaphoriques)
Tout là-bas dans le coin Nord-Est
Pour qu'on leur foute la paix
(On la leur foutait)
Extraterrestres et légumes à volonté
(Cinq euros quatre-vingt quinze l'assiette)

Un couple passionné de cinéma
Tout son matos étalé sur la table
De douze heures à dix-huit heures
Après-midi dédié aux classiques du septième art
Et décryptage
Deux cafés
(Un euro cinquante la tasse)

Le clodo du coin
(Oublié ce qu'il consommait, et s'il consommait
De toutes manières tout le monde s'en foutait)

Le club de tricot
De quatorze heures à dix-huit heures

Troisième âge et infusions, principalement
Un euro quatre-vingt-quinze la tasse)

Une jeune femme qui avait envie qu'on lui foute la paix
(On la lui foutait)
Sur son ordi, elle écrivait, je crois, un livre
(En vrai, je le sais, puisque c'était moi)
Pyramide de légumes à volonté
Dans assiette à dessert
(Deux euros quatre-vingt-quinze)
+ café
(Un euro cinquante)

Etc

Merci au Flunch de Jean Jaurès, Toulouse,
Fermé pour faire place aux nouvelles Ramblas,
Beaucoup plus stylées.

Te souviens-tu de ce champ où nous allions rêver dans notre enfance ?

C'était au bout d'une traverse sur le chemin qui mène à la rivière

Un champ de fleurs et d'insectes avec un arbre immense en plein milieu

C'était quoi ? Un chêne je crois — c'était un immense chêne qui transperçait le ciel

L'été de nos onze ans je me souviens d'une odeur
je ne sais plus si c'est l'arbre ou la terre ou l'herbe ou tes cheveux

je ne sais plus elle est un mélange de souvenirs enrobés de sucre

Je me souviens aussi d'une caresse sur mes lèvres
le vent sans doute ou ta bouche ou l'écorce de velours de l'arbre géant

celui-là même qui nous servait de refuge à l'ombre duquel

le monde se dépliait et notre vie se dessinait en couleurs

La ville n'existe pas quelques maisons lointaines tout au plus

c'était peut-être un esprit qui nous accompagnait nous jouions dans les herbes

dans les branches derrière les rochers nous dansions comme des roseaux

Nous courrions sans jamais nous arrêter comme si nous étions devenus

des courants d'air — oui c'est ça — des souffles d'énergie sans aucune attache

et puis l'été a passé l'eau de la rivière a coulé et nous avons oublié

Te rappelles-tu cet arbre ? Je l'ai cherché mais il a disparu

Je suis retourné au bout de la traverse sur le chemin qui mène à la rivière

ce n'est plus une traverse il n'y a plus de rivière et le champ de fleurs

a disparu lui aussi je ne l'ai pas trouvé comme s'il s'était envolé

À l'endroit du champ un immeuble a poussé un bel immeuble avec une façade blanche

un immeuble si haut qu'il transperçait le ciel comme l'arbre que je cherchais

te souviens-tu de l'arbre géant de notre enfance ?
Comment as-tu pu l'oublier ?

J'ai bien regardé l'immeuble il ressemblait à notre arbre
un petit garçon se tenait derrière une fenêtre il me regardait d'en haut
il me disait quelque chose je n'ai pas compris il parlait si doucement

Je crois qu'il te cherchait il se demandait où tu étais passée
il disait que le vent un jour lui avait raconté l'odeur dans tes cheveux

L'hiver de nos quatre-vingt-quatre ans j'aurais voulu retrouvé cette odeur
pour la rendre à l'enfant parce que je le sais elle était sienne
je l'ai perdue comme je t'ai perdu je ne te retrouve plus

Ce n'était rien qu'un champ et un arbre, je ne sais plus bien
Un chêne peut-être je ne me rappelle plus

Venetia. *Veni etiam* : reviens encore.

La sortie de la gare est à chaque fois comme une première fois.

On s'extract de la foule des voyageurs et on reste planté sur le parvis
au seuil d'un songe avant d'être au seuil d'une ville
Derrière soi des trains repartent et je reste là.

éberluée de me tenir à nouveau sur ces dalles blanches
à la recherche d'un nord

le regard divague sur la verrière limpide
où des arabesques se forment et se déforment
les yeux contemplent les insaisissables pierres précieuses

bouches muettes d'où l'on espère un oracle singulier,
une voix des profondeurs
les pensées fourmillent puis s'éparpillent et s'oublient

tout est ciel et prisme d'eau

c'est à peine si la ville s'offre
les premiers regards s'attardent sur l'entour
n'entendant rien d'autre qu'un hymne jailli des eaux

puis l'ostinato des cloches
et le murmure italien je suis à Venise

on savoure encore cette joie de l'arrivée
dans le miroir déformant de ce réel tant attendu

le regard s'accroche aux pieux plantés dans la lagune
ces crayons qui échancrent l'eau du grand canal
où posent traditionnellement les mouettes puis

le roulement des valises sur le sol
le brouhaha des touristes qui traversent l'esplanade
l'arrivée d'un vaporetto sur le quai
tout remonte en surface et s'anime

c'est aussi cela Venise

alors rapidement, faire un pas de côté se faufiler dans
une fissure, un interstice même minime,

se souvenir du connu, du déjà expérimenté, de ruelles désertes, retrouver les plaies de crépi qui suintent sur les murs

ces écaillures ces craquelures de tableaux vivants traits lignes arabesques

les doigts de délicatesse sur les failles des murs

et la dissipation de soi dans les voiles de la ville

Et le bruit des criquets s'éteint, nuage sombre
Grondant sa fureur de ses traits gris et blancs
Glacés qui gonflent les flancs des collines

Tu as peur mais, reviens
Mâts inondés de lavandes flottantes,
Odeurs noyées dans l'eau violine et bleue salie
Par la terre rousse qui s'étire de la montagne

Tu pleurs mais, reviens
Dégringolade infernale emportant ruches et abeilles
Emprisonnées dans leurs alvéoles de cire sucrées
Vert , bleu, jaune, orange dilués dans l'eau de pluie

Tu as du chagrin, mais reviens
Plus de pinceaux pour dessiner ta vallée
Cyprès et oliviers détrempés,
Près de la maison en pierre chaude

Larmes de vivants épuisés
Toujours dans le soleil levant,
Car toujours la tramontane
Les ramènent aux bosquets crépitants

Est-ce que, pourtant, la maison est ouverte ?
La nature a changé, de nouveaux rosiers
Grimpent autour de la porte écaillée

Un tablier accroché, bottes et galoches renversées
Le jardin n'est pas loin, les orangers
Les poignées de tomates et poivrons rouges
Débordent du panier en osier

La vie reprend, le chant des criquets

Nous montons, le dimanche, au village, *chez tata Féee*, c'est ainsi qu'on dit, même si la maison n'a pas de nom.

La maison, pourtant, aurait dû être à Pauline — mais il y a eu des lettres, des silences, des histoires où les femmes se taisent.

Là où l'hiver s'enroule dans les pierres, où les fenêtres sont petites et basses contre le vent qui cogne, un froid de tommettes et de murs épais.

Il y a les virages d'avant, la route étroite, la nausée, la fatigue des villages. C'est là qu'on vient, parce c'est ce qui nous relie encore à la terre, au village, au nom, et c'est ma mère qui y veille. Ma mère dit *on monte chez tata Féee*, comme on dirait « on rentre », c'est une manière de rester, de donner corps à un attachement qui se délite. C'est elle qu'on vient voir, Félicité, la petite dernière, l'aïeule sur le seuil, dans son tablier qu'elle secoue avant de nous ouvrir, comme on bat la poussière. Ma mère ne dit rien, elle vient, elle embrasse sa tante *comme du bon pain*, elle entre dans la cuisine comme on entre en scène.

La cuisine est la maison, et la maison, tout le village, avec ses ombres dans les angles. Félicité est là, dans la cuisine qui est toute la maison, près du feu où séche la pulenta. Ça sent le cabri et la tomate mijotés, la soupe, les blettes.

Elle nous pince les joues. comme pour nous fixer la chair, nous ramener au présent. Et la petite fenêtre éclaire un verger endormi.

Ses yeux noirs brillent, y tremble quelque chose d'inflexible. La langue se coince un peu derrière ses

dents trop petites, mais les phrases sont vives — un monde entier.

Là où la braise veille, là où tout est lent. Elle coupe, elle tourne, elle cuit.

Les beignets frémissent dans l'huile noire, elle se penche à peine, le tablier noué haut sur sa poitrine. Ses gestes semblent naître du feu autant que de ses mains. Le journal tapisse le sol.

Ici le feu n'est pas un décor, le feu brûle comme il brûlait déjà avant nous, et peut-être avant elle. Il fait vivre les murs. Il tient mémoire.

Il y a dans l'air une fumée fine, elle imprègne les rideaux, les cheveux, la voix — et dans ma gorge il y a un goût de farine chaude.

Il y a aussi le fils cadet, trop grand, trop nourri, le corps lourd, le regard vide. Il mange lentement. Il ne parle pas. Il regarde les flammes.

On pense au frère aîné, mort en nettoyant son fusil. Un accident. On sait bien ce qui se cache derrière ces histoires. Celui qui reste porte l'absence. Moi je suis là, j'avale tout, le jus des viandes, le sucre gras des beignets, le silence épais des adultes. Je regardais les murs, j'écoutais les bruits. On ne savait pas — le monde se défaisait déjà. Attablés dans la cuisine trop basse, nous étions les derniers à en recevoir la lumière oblique.

Quand on repart, le jour baisse et ma mère dit *c'était bien*, je ne sais pas si elle parle du repas ou du devoir accompli. Depuis la voiture qui descend vers la plaine, je regarde les lumières du hameau s'allumer une à une.

*NATHALIE HOLT / CHANSON POUR UNE GARDIENNE
OU RUES SANS ADRESSE A L'ADRESSE D'UNE RUE*

Rue de la sellerie à l'entrée des artistes
après la cage de verre, emprunter l'escalier

Dans sa cage de verre la gardienne connaît chanson
les retours lui donnent le la
ici, maintenant
La, si, do, fa

Elle n'aime ni les contrebasses, ni les cors, ni les basses
mais les ténors et Carmen

C'est la gardienne, oui c'est elle, rue de la Sellerie qui
tient la loge

C'est une ancienne
Elle a tenu un temps un bar, porte de grands anneaux
d'oreille
tire ses cheveux en chignon et boit des jus

C'est la gardienne, oui c'est elle, qui préfère les soirs aux
matins

Le soir les visages s'écarquillent, l'humeur prend des
couleurs de bulles, d'où le surnom de la gardienne :
Bubulle

(rue de la Sellerie quand je passerai il pleuvra comme à
chaque fois; dès l'entrée des artistes je ralentirai le pas;
je te croiserai, ou elle, ou pas; longtemps que je n'aurai

plus traversé la ville -tu ne le sais pas? je ne vis plus ici-
puis je marcherai jusqu'aux berges laissant la
Cathédrale dans mon dos : si bémol do ; je me coulerai
au long des quais; je verrai l'arbre à cheveux flotter,
j'entendrai voler les guitares et je penserai à toi -de-ci,
de-là- qui sait)

Tu fais quoi ici aujourd'hui : je passe

Rue de la sellerie je ne fais que passer

Bubulle est morte ça fait quatre ans

Bubulle morte, on a mis un digicode à l'entrée

À présent on gardienne par demi-journées

Après la loge, monter
Aux portants pendent des robes sans corps
La méridienne fait tapisserie

Passer la porte de jardin
Voir le chef campé dans ses docks sécurisées
et tous les premiers de matin s'armer d'outils

La cage de scène est encore nue
Le cadre bée la salle obscure
Les violines et les incarnats fondent à l'ombre des stucs
aplatis

Il y a des pendrillons en tas
Noirs au touché de velours
Des châssis posés à l'envers

Ce matin on dé-trappe deux rues pour une tranchée
scénographique

et le vent va de cour à jardin, il fait des bulles dans les
cheveux

Rue de la Sellerie dans la fosse dès huit heures
l'accordeur en pince pour les cordes

Sous les arches de la passerelle
trois marches une rampe ta boutique
Atout personne à la caisse t'es où

dans le vernis crocodile des avocats
sous les grappes mâtes des muscats

bien loin des empreintes de mains
des stars hollywood boulevard
direct du havre montent Seine
mains de bananes de Martinique
dans containers des tropiques

tant d'invitation aux transports
boites de dattes Deglet Nour branchées
les paquets de semoule Le renard,
s'empilent, s'accumulent sur les étagères

les quartiers d'oranges s'arrondissent
dans leur peau timbrée voilée de papier de soie

la pluie du rideau de perle,
arrivant de l'arrière boutique,
ton sourire pour réchauffer a tout
me reconnais-tu vraiment vraiment
familière je voudrai le croire

dans ce quartier des bords de Seine malmené

effacé le triangle LTC au générique
de toutes les pellicules de ciné France
usine à négatifs tatouage de chez nous
expédié Jean Mineur Balzac zéro zéro
avec ta cible ta hache et ton chapeau

promis aux promoteurs annonçant résidences
commerces sportifs complexes au rez de chaussées
parc arboré pin parasol voisins numériques
chien virtuel poussette et bicyclette

et pire un faux frère pour t'achever Franprix
A Tout jamais couché toujours debout
les jours fériés les dimanches au mois d'août
dépôt de pain quand la boulangère Odile se pose

Mr Bobby buvait sa piquette astringente
et toi prudent devant ton thé à la menthe

Je suis l'enfant qui te dépose toutes ses pièces
deux rouleaux de réglisse, trois soucoupes, un
mammouth
deux langues de grands mères pour faire vivre les
dentistes

Je suis la très vieille femme voilà c'est ma sortie
à petit pas je viens choisir mes fruits mon pot
de confiture fruits des bois ou framboise
galettes ou langues de chat pour la petite
et pour le retour du fils une bouteille d'Antésite

en cachette de ma fille qui fait mes courses ailleurs
au pays où la vie est moins cher mais Atout coeur
trouve tout des piles plates des allumettes
de ménage la chicorée en grain Alun
l'eau de cologne Bien-être du petrol Hahn

il met en bouquet la coriandre la menthe
il râpe le gruyère le met en sachet
ne me dit jamais de me presser déférent
livre à domicile et c'est le cousin de Nahema
Qui est du même village que ton grand-père
A côté d'Oran.

C'est un chemin que je voudrais refaire avec toi

un mot un nom sur la devanture d'une vieille
boutique fermée depuis trop longtemps

la devanture en bois de l'ancien *Café des sports*
les lettres de son enseigne enlevée c'est à peine
si l'on y perçoit encore la forme et la traces des lettres
anciennes ce café a toujours été sombre

une forme de joie incompréhensible de trouver
cette maison où j'ai passé mes étés et de la retrouver

après la traversée du village déserté elle est encore
habitée
et mieux que sait qu'on travaille à l agrandir la
modifier
la transformer elle est encore en vie debout

nous avons la passion de la durée nous qui mourrons
vite

village sinistrée une boulangerie deux boucheries
avec ma grand-mère plus loin sur la place de l'église
pour une *tailler une bavette* une scène qu'on a gardée

en mémoire malgré tout tout le reste est fermé

comment ne pas voir ces panneaux à vendre
le garage Renault bar magasin de chaussures les salons
de coiffure encore deux ouverts *Sylvie et Arno Coiffure*

et c'est tout un pan de notre mémoire qui surgit
s'effondre en nous en fait *Celerain* magasin
de chaussures tout le reste est fermé

retourner là-bas tu sais le long de ma rivière
juste assez pour fleurir la tombe le temps de déjeuner
un chemin dont enfant je connaissais chaque pierre
chaque touffe d'herbe chaque fossé tous les champs

où j'ai passé tant d'été de vacances

je passais des heures entières à pédaler
sans interruption sur ma machine
pour ne pas mettre pied à terre

le vélo était bien trop grand pour moi et les ressorts
grinçants de la selle je dominais le paysage
le chemin se profilait devant moi rêveur perdu

dans mes pensées je me parlais à voix basse

chantonnant un air disparu connu de moi seul

de vagues traces frêles tissus rapiécés à force d'être
tiré
trié retiré tendu détendu porté oublié

je faisais la course contre le vent m inventais
d invisibles poursuivants et des courses
improbables en compétitions solitaires

je me suis baigné si souvent dans cette rivière
le froissement des ailes dans les hautes herbes
du rivage dentelé au milieu des insectes et des poules
d'eau les bosquets la rivière qui le bordait

le clapotis de l'eau précédant leur envol
sombre cache gifles claquant au vent

et ces peupliers alignés à gauche là-bas sur les terres
inondables
leur alignement en quinconce dans la monotone
vibration

des augures printaniers d'Igor Stravinsky dans cet
endroit

l'herbe paraissait très haute et plus jaune qu'ailleurs

le vent se mettait à souffler gonflant les mèches
vertes des longs peupliers son écho oscillant

me pinçait le cœur j'aimais passer à vélo sans
jamais m'arrêter j'accélérais même je crois

la mémoire vive ne dépasse pas l'échelle séculaire

la maison de mes grands-parents à la sortie du village
le soir venu son flot de voitures monotone m'aidait à
m'endormir
une musique lointaine et répétitive le grain de sable

son nom s'inscrivait sur le crépis blanc de la maison
noir en lettres de fer forgé légèrement de biais
sur un trottoir en gravier rhizomes herbeux de
mauvaises herbes

deux pavillons descendaient en pente douce un petit
chemin

de campagne au milieu des champs dépareillés
inutile de pédaler notre élan nous menait
tranquillement
jusqu'à la rivière là-bas tout là-bas la Creuse

les lacunes et les ellipses de toute histoire familiale
à force d'entendre toujours la même version de ces
histoires

l'odeur du café et tous les souvenirs liés

la cousine de ma grand-mère nous offrait parfois à boire

être chez soi dans un lieu public fréquenté par des habitués

cette image que je garde en tête de Line la patronne
une verrue au-dessus de la lèvre et son doux
zozotement

les oiseaux mangent du pain mouillé disait-elle et
j'essayais
de faire l'expérience de l'oiseau en goûtant cette
mixture insipide

comment ne pas voir ces panneaux à vendre

je n'ai rien retenu bien sûr je ne me souviens de rien

son nom s'inscrivait sur le crépis blanc de la maison
à force d'entendre toujours la même version de ces
histoires

la taille des trottoirs en sable pour aller au village
chaque jour
route du Blanc leur changement de taille et ce que l'on
voyait
à droite à gauche l'usine de gasoil sur le chemin a
disparu
laissant place à un grand terrain vague balisé

le chemin de l'ancienne voie de chemin de fer
et de l'autre la promenade aux bords de l'Indre
l'impression qu'il s'agit d'un autre lieu soudain

l'ancienne pompe à essence station-service garage
Citroën

des souvenirs comme de nos lectures que nous reste-t-il ?

l'impératif d'y retourner au plus tôt d'y refaire un tour

je ne crois pas avoir vu tomber la neige dans ce
paysage-là

les vieilles barrières dans un bois noueux qui se
craquelait

gonflait et craquait gris sous le soleil d'été les limites
des champs

barrières dont les griffes étoilées des fils de fer
accrochaient
des poignées entières de poils échevelés en touffes
rebelles

note animale sur la partition bucolique

le soleil ce jour-là écrasait nos épaules d'un poids
d'odeurs et de sons inouïs c'était à chaque fois le même
chemin

celui qu'on empruntait le dimanche en famille pour faire le grand tour

et les ornières formées par la pluie ou le passage répété

de tracteurs et de voitures creusant la terre meuble

c'est un chemin que je voudrais refaire avec toi

à Belleville à l'angle de la rue Tourtille 20ème
Un bar un ancien PMU nommé le Relais

depuis des années presque tous les matins c'est
toi
qui nous accueilles sauf les lundis et les mardis
toi
qui nous regardes nous écoutes nous trouves reposés
toi

huit heures tu lèves rideau de fer bruit métallique
tu balayes trottoir tu asperges seuil terrasse
tu sors tables bancs chaises cendriers ton sourire

Jaky Abla Pierrot et Michel sont déjà
là
pas ailleurs
là
enracinés
là
à ce coin de rue
là

à ce rocher iodé
là

impatients que tu balayes aussi leurs cauchemars
leurs nuits agitées solitaires effrayantes dé
sespérantes
naufrage perpétuel, engloutissement, ruine, dé
sastre

tu connais nos radotages notre humour nos maux
tu nous vois venir de loin pas dupe néanmoins.

et comme si c'était la première fois en choeur on
rejoue trois répliques fatidiques qu'on sait par cœur

— on fait un crème ?
— comme d'hab'
— c'est parti !

à Belleville à l'angle de la rue Tourtille 20ème
un bar un ancien PMU nommé le Relais
une serveuse qui nous connaît qu'on appelle Véro

Tu passais toujours sans oser entrer, tu regardais avec envie ces grandes baies en imaginant la vie derrière les vitres, il y avait comme une barrière, c'était select, c'était intime, caché derrière des rideaux, c'était inaccessible pour ta petite bourse

Tu guettais les ouvertures de la porte d'entrée en bois acajou vitré, doublée d'un autre panneau identique habillé d'un épais rideau rouge d'où s'échappaient des odeurs de chocolat et de café

Un jour, tu y es entrée, dès l'ouverture de la porte, tu as humé cette ambiance feutrée, tu as goûté ce silence presque religieux malgré l'affluence à toute heure, tu as cherché une place dans cette profusion de tables carrées aux plateau en marbre, tu as choisi une banquette en cuir rouge plutôt que les fauteuils confortables au dossier incurvé en arc de cercle, fait de cuir et clouté de laiton, un mobilier solide, de tradition tout comme les lustres en laiton parés de chainettes en verre qui tremblotent au moindre courant d'air en étincelant

Tu es assise en face de ces grandes baies que tu admirais du dehors, grandes baies vitrées en arc de cercle rigueur adouci rondeur maîtrisée. Tu es au spectacle, dehors, dans cette grande avenue, tu as vue sur une grande coupole verte d'église au loin, dans la rue on court après le tram, les voitures claxonnent, les vélos couinent, on ouvre le parapluie, on frissonne sous la neige, dans le café il fait toujours beau. C'est un lieu

de refuge, détente presque solennelle, c'est un pacte entre la maison et ses hôtes.

Tu consultes la carte, la liste des cafés est longue, aux noms pittoresques invitant au voyage, espresso, capucin, fiacre, cappuccino, des mélanges avec ou sans lait, avec crème, avec de la cannelle, avec du chocolat, avec du rhum...

Tu examines la vitrine éclairée de la thèque où s'alignent les pâtisseries, les strudels aux pommes, les gâteaux à la crème blanche opulente, les forêts noires aux cerises rouges, les créations en chocolat coulant et glacé

Tu fais un signe à un des serveurs discrets au smoking élégant qu'on appelle Monsieur Karl ou Monsieur Jean et tu commandes ton café et ton gâteau préféré

A côté de toi, les habitués passent tout l'après-midi à la même table avec une tasse de café et un verre d'eau servi sur un plateau rond en argent, pour des rendez-vous d'affaires ou des rencontres entre amis

Tu trouves des journaux encartés dans des cadres en bois pendus à des crochets comme des manteaux ou des chapeaux, que tu peux lire tant que tu veux, tu peux consulter les annonces de spectacles étalés sur les tables ou affichés sur les murs de passage, et choisir ton programme pour la soirée

Tu peux aussi rester assise, regarder, écouter quand le piano noir au fond de la salle égrènera ses notes entre 5 et 7...

Le temps passe en douceur, le café s'est adapté à la modernité en préservant la tradition, c'est étudié, c'est voulu, c'est ce que les clients recherchent, c'est ce qui

fait le succès. Tu le sais, mais toi aussi, tu te sens bien dans cette ambiance, cette atmosphère hors de l'agitation du temps et tu reviendras encore goûter le silence dans ton café viennois.

Chez eux

Nous valsions sur Le Beau Danube bleu t'en souviens-tu ?

Il écoutait Minuit chrétien et Maria Callas

Elle nous préparait d'énormes tartines recouvertes de confiture d'abricots sortie d'une boîte de conserve.

Il avait huit chats qui dormaient dans son lit à l'heure de la sieste

Elle avait des tourterelles enfermées dans une gloriette au fond de son jardin

Il mangeait du raisin de la treille avec du pain frotté à l'ail.

Elle mangeait des sardines à la sauce tomate et des gaufrettes.

Il écrivait des poèmes et lisait Marcel Aymé La jument verte

Elle avait un piano recouvert de dentelle dont elle ne jouait jamais.

Sur le mur de la cuisine, il y avait un calendrier avec des flamants roses.

Sur le buffet une à boîte à gâteaux octogonale décorée d'images

Il est enterré en face de la tombe de son copain au cimetière du village où il est né

Elle avec leur fils un aventurier au cimetière du village où ils habitaient

Chez eux

Nous valsions sur Le Beau Danube bleu t'en souviens-tu ?

vers la fin

Il ne se passe jamais rien

on est là on attend

le froid le ciel le soleil

c'est au huit de la rue

un endroit pareil semblable égal à tous les autres

la même chose la même rue la même ville le même ciel

la chaleur les palmiers

et les odeurs des fleurs et des fruits de saison

ici ça ne sent rien à peine parfois un vague fumet

ça ne sert plus à rien une lumière allumée

des lentilles des oignons grillés

il ne se passe rien on attend on est là

la nuit s'ouvre la porte

laisse entrer l'air tout ça pèse des tonnes

c'est une prison c'est un lit de camp

un plaid un drap en forme de sac

on le change parfois

on se rase on s'ébroue on ouvre les yeux

le ventre est creux se brise

ça n'était pas un rêve

le cœur est en morceaux

je te voyais pourtant juste à portée de voix

jamais il ne se passe rien jamais

on aurait aimé que jamais il ne cesse

ce rêve doux heureux comme au bord de la mer

les enfants rient chahutent courent se baignent

reste un peu je t'en prie
ya amri disait ma grand-mère qu'est-ce que je fais
encore là ?
rester encore un peu libre de penser
de voir encore la beauté des arbres des fleurs et des
roses
rester là allongé écrire quelques lettres
se vider la vessie s'asseoir s'y remettre
et ne penser qu'à toi un moment oublier
un moment n'y plus penser
est-ce la liberté ou n'est-ce qu'une idée
ne plus savoir quoi ne plus vouloir rien
respirer une fois sans jamais y penser
je préfère oublier
il ne reste que peu un jour ou deux peut-être
quel jour est-on quelle heure quel temps quelle lumière
j'aurais aimé chanter ou siffler quelque chose
quelque chose de la mort qui va venir me prendre
j'aurais dû tout casser tout briser me tuer
ne jamais me soumettre
mais c'est le matin tôt
je ne souffrirai pas
je ne parlerai pas je n'ai rien à leur dire
je m'allongerai là et replierai mes jambes
sur mes yeux mes paupières mes mains serrées mes
doigts
une dernière fois une prière une pensée
vers toi vers vous et vers tous ceux qui restent
j'oublierai l'abandon je cesseraï de vivre

parfois je me dis que je brode (une occupation comme une autre tu me diras) parfois je me dis que je ressasse — j'en suis

à la chronologie, j'avais déjà pensé à cette fin, mais les recherches ne sont qu'un bain de sang — je préférerai en avoir fini, mais non, ça s'accumule ça continue et encore et encore — comme j'y suis je continue, j'avance crois-je naïvement alors que ce n'est pas un chemin, ce n'est pas une route, partout des morts, des blessés des estropiés, plutôt des hommes, de l'autre côté de l'arme oui — je n'ai pas vu de femme je n'ai pas vu d'enfants : c'est parce que je ne regardais pas du bon côté mais que ce soit celui-là ou l'autre, il n'y a que des morts — à Milan à Bologne, à Turin ou à Gênes — je ne vais pas changer maintenant, je vais rester le même et suivre le chemin que je me suis tracé — ça n'existe pas, tous les jours on change on se lève on rêve on recommence on s'habille on se vêt on se lave on respire — il y a comme une espèce de chanson qui s'écrit, on ouvre la fenêtre, dehors on respire — on est libre, oui enfin autant à peu près qu'on peut le croire — on ne meurt pas sous les bombes

Dans la brume, lueur comme lampe de mineurs au lointain. Douce et rassurante pour l'adolescente. Phare tenu au bord du marais. La terre de Briolle, lestée par la présence de l'eau, absorbe les pas

prophéties des sibylles d'Orlando à l'écoute, tu empruntes l'ancien chemin de halage comme font les revenantes

La beauté chromatique, se mêle aux fragrances du canal

la péniche glisse à l'oreille le son de l'eau froissée et longe à la vitesse du souvenir la maison de bois près de la Scarpe : c'est là, dans la Cambuse, que la fête rassemble ceux qui s'aventurent. Après la lueur, plus rien que la nuit spongieuse

elle s'intensifie dans la mémoire, c'est le halo des bougies dans la nuit et les retardataires qui ont bravé rives glissantes et nids de poule sont accueillis à bras ouverts

silence remplacé dans la mémoire par les rires des proches, il est encore temps. Tante Colette reine de la Cambuse sert chacun. Parfum de la carbonade dedans, dehors celui de la roselière et de la vase. Maurice le sourd a récupéré des scories pour remblayer les chemins mouillés, boucher les trous avec des déchets noirs. Oncle Jean dit Maupassant par cœur. Nul ne se doute des disparitions et éclatements à venir, quand il faudra tout reconstruire.

Sibylle du nord, boussole sonore

Carmina chromatica, passerelles invisibles : sur l'île Saint Louis un soir sans trains, la Seine au lieu de la Scarpe, le chœur des sibylles chante et la foule assise dans les allées de l'édifice ne veut plus quitter les lieux. Tu sors du choeur pour marcher seule le long de l'eau

Musique des sphères, des foulques, des oiseaux de nuit qui entament la chasse aux souvenirs

la sibylle désigne à travers les voix portées l'auberge espagnole de Millonfosse. Tu trouves là ce que d'autres apportent aussi : interférences à travers le frémissement des peupliers, plantés pour drainer les eaux stagnantes, présences

échos du monde d'avant

une rumeur se mêle aux images du repas, c'est peut-être l'orgue de barbarie qui occupe le fond de la salle au plancher de bois, à un autre endroit de ta vie

les invités vont danser pendant que des coups de feu claqueront dans la nuit, chacun fera semblant de ne rien entendre et les rires fuseront pendant qu'on trinquera

la sibylle du marais s'est penchée sur les roseaux aromatiques ; elle en prélève les rhizomes pour ceux qui sont allés jusqu'au bout du chemin. Au bord de la mare noire, la hutte est vidée de son contenu. Les appellants braillent vers le ciel mais les sarcelles se méfient, elles n'atterriront pas dans le piège.

demain la Scarpe débordera, inondera tout, même la Cambuse. C'est écrit

sur une péniche en partance, la sibylle du nord tend la perche. Tu seras la dernière passagère avertie. La fête a fini de battre son plein dans la Cambuse. La mine est

fermée. Les proches se sont dispersés après une dernière flambée. Tante Colette a mouché toutes les bougies. Oncle Jean s'est tu.

Sur la terre de Briolle, le cri d'un héron retourné aux origines déchire l'histoire du marais en s'envolant

Tu l'as tant aimé ton Joseph
Déjà quand tu avais seize ans tu savais
Qu'un jour il serait tien ton Joseph

Tu l'as tant aimé déjà quand tu avais seize ans
Tu savais qu'un jour il serait tien
Ton Joseph

Et puis soudain quelques jours de bataille
Et ils te l'ont pris ton Joseph
Tu avais à peine vingt ans lui vingt-six
Vous veniez de vous dire oui pour la vie

Ils l'ont emmené loin
Dans un pays que tu ne connaissais pas
Que faisait-il là-bas dans cette ferme
En Bohême-Moravie
Pensait-il à toi ?

Ton Joseph pensait-il à toi en Bohême-Moravie ?
Ça se passait plutôt bien pour lui dans cette ferme
En Bohême-Moravie et tu en étais heureuse
Pour lui
Mais il y avait la fille des fermiers
Sur les photos qu'il t'envoyait

Tu m'en parlais quand je venais chez vous
Pour les vacances

Tu l'as tant aimé ton Joseph
Tu me parlais de cette histoire d'amour
Qui t'avait fait rêver
Quand tu avais seize ans

Tu me parlais de Wallis Simpson
Et Edouard VIII

Quand tu avais seize ans
Déjà tu savais
Qu'un jour ton Joseph
Il serait tien

Qu'un jour comme Wallis
Toi aussi tu appartiendrais
À l'homme que tu aimais

Ton Joseph

Loin des forêts vraies

La cabane du salon avait des pieds
de métal, une charpente d'étendoir,
pour couverture une couverture

Chaise sur le flanc, un oreiller sans taie
Des matériaux glanés à hauteur d'enfants
Dans les trois pièces de l'appartement
Dans la salle de bains sans fenêtre

L'exploration n'avait aucune exacte précision
Les plans de la cabane étaient ceux du jeu

Le tabouret était toujours premier
De dimanche en dimanche le pilier
de nos empilements

À la fois seuil – il gênait l'entrée –
à la fois écho d'une cosmologie
dont personne ici n'avait l'idée
de dimanche en dimanche

Les pieds de ses pieds (le tabouret)
étaient capuchon noir qui en bas fermaient
les tubes creux de métal chromé

dont personne ne savait ce qu'ils contenaient (les creux)

Notre hauteur d'enfants nous élevait
Aux branches imaginaires de l'ailleurs

Si les adultes avaient compté
Ce qu'ils disaient « salon »
C'était mètres carrés sur doigts d'une main

Division imaginaire d'une pièce
tout à la fois

Entrée salle à manger et séjour

La cabane toute l'occupait

Nos pieds en chaussettes dérapaient
Sur le linoléum qui réunissait
L'horizon du rêve et de notre réel

Le sol de la cabane était sol lino du salon

Tabouret tubulaire empêchant l'ampleur
de nos mouvements
Quelques ustensiles pour faire comme maison
Feutrée l'atmosphère sous le poids de la laine
Nos paroles liberté

De dimanche en dimanche la cabane avait
Autre aspect même forme
Même aspect autres normes

À notre invention d'enfants

Depuis l'autre côté de la couverture
À travers l'épaisseur de la laine
Des voix depuis disparues
Dessinaient les dimensions du monde

Sur des coins de table j'écrivais pendant que je
mangeais
Sur des nappes en papier j'écrivais ce que je mangeais

C'était rare c'était bon c'était bio ils y tenaient
C'était riz complet salade de millet aux orties bouillis
C'était caché dans un coin de quartier avec des
habitués
Des amis des jeunes des déjà vieux hippies aussi

C'était tout frais feuillu cueilli
Tout cru croquant sous les dents
Je notais regardais j'étais toute ouïe

De l'eau de la source d'à côté ou en carafe énergisée
Du vin de la vigne sans poison pesticidé
Dans des verres Duralex et à pleines gorgées

Vous aviez de drôles de noms, des adresses inconnues,
Poêles de carotte, La tête de chou,
Kilucru, Le Pochon Magique,
La victoire suprême du cœur, Auberg'inn,
Le Bufadou, La clé des champs,
Gourmand'grain, L'arbre de vie,
Le bol en bois, Tripti-Kulaï,
La soupe à cailloux,
Le soleil brille pour tout le monde,

Chante l'oiseau, L'épicerie verte,
Le vert bocage, Namastay,
Holistissima,
Le jardin d'Eden,
Oxygène

Je vous ai tous visités, j'ai humé, j'ai gouté, j'ai savouré,
Je me suis délectée, j'ai admiré, j'ai dévoré

On a parlé, de tout, de rien, de ce que je venais chercher
Avec mon cachier à spirales, mes notes et mon crayon,
De ce que vous faisiez ici, et avant d'arriver là

Jane, Martine, Yann, Marie, Patrice, Sylvie, Ines et
Nicolas,
Bruno, Ingrid, Guillaume et Cécile, Régine, Franck,
Rebecca,
Domi et Ray, Julia, Jacques et Sally, Denis, Pamela,
Jocelyne, Jill et Colin, et Paul et Laurence et Yvanna et...

Vous étiez convaincus de faire du bien avec du bon
J'étais convaincue que vous le faisiez bien
Ça sentait bon c'était joyeux de vous rencontrer
Et c'était doux de se reconnaître
Sans se connaître

Qu'êtes-vous devenus, où êtes-vous maintenant
Qu'il est compliqué dorénavant
De séparer en vérité, vraiment
Le bon vin de l'ivresse du rendement

Rôti de champignons à la sauce aux mûres,
Terrine à la pêche et coulis de caramel,
Coque de pâtisson aux betteraves rouges,

Aspic de pommes sauce soja,
Salade de christophine et purée de bananes vertes,
Galettes de millet à l'oriental,
Fraisier à la crème de pistache,
Émincé de fenouil au quinoa,
Confit d'oignon au miso d'orge,
Spaghetti au kamut sauce tamari,
Graines germées

Votre table d'hôte était un refuge
Une promesse un engagement
Je vous ai entendu, j'ai parlé de vous
J'ai écrit ce que mon cœur avait retenu

Et maintenant que tout s'écroule
Et maintenant que tout s'enfonce ou s'envole
Et maintenant quelle nourriture
Pour nos corps et nos cœurs endoloris

Qui guide quoi et pour aller où
Dans ce monde qui tourne en rond sans guidon

Nos champs sont nos maîtres
Nos chants sont nos mots
De désespoir et d'incertitude, aussi

Metttons-nous à table
Ici et maintenant
Nourrissons nos consciences
En confiance

Il est grand temps.

